

LA LYRE DE SEPTEMBRE

Remarque liminaire

Que mon œuvre soit de la poésie, nul ne peut le nier. Que ce soient des vers, je ne le prétendrai pas. J'ai bien essayé de soumettre certains poèmes réfractaires à un rythme et j'ai découvert par là que je ne détiens la puissance du mot et de l'image qu'en pleine liberté, c'est-à-dire aux dépens du rythme. Mes poèmes sont à prendre comme des crayons nonchalants. Quant au contenu, je laisse mon instinct édifier ce que contemple mon intellect aux aguets. Mon assurance vient de ce que j'ai découvert mes limites. Il ne me sied pas de me faire plus petite que je ne suis.

Triomphe d'exister...

Que crains-je ? Je suis une partie de l'immensité.
Je suis une partie de la grande force de la totalité,
un monde isolé parmi les millions de mondes,
le cadavre d'une étoile de première grandeur qui
s'éteint la dernière.

Triomphe de vivre, triomphe de respirer, triomphe
d'exister !

Triomphe de sentir le temps courir, glacé, dans ses
veines

et d'entendre la nuit, fleuve silencieux,

et de se tenir sur la montagne sous le soleil.

Je marche sur le soleil, je me tiens sur le soleil,
je ne connais rien d'autre que le soleil.

Temps – transmutateur, temps – destructeur, temps –
magicien,

apportes-tu de nouveaux artifices, mille ruses pour
m'offrir une existence

comme petite semence, comme serpent lové, comme
rocher au milieu de la mer ?

Temps – meurtrier – écarte-toi de moi !

Le soleil emplit ma poitrine de miel suave jusqu'au bord
et il dit : un jour s'éteindront toutes les étoiles,
mais elles n'en continuent pas moins de briller sans
peur.

(1916)

À une jeune femme

Jamais encore ne trompa une œillade enflammée.
Tiens le cœur de l'homme dans tes doigts d'enfant
inexpérimentée,
attire le feu irradiant de l'homme dans le palais de glace
de tes yeux !
Tu es sûre de l'amour comme du royaume des cieux.
Il t'offrira son cœur, un royaume et toutes les fleurs du
printemps,
et tu lui donneras le voile léger de ton désir qui rend
bleus les lointains.
Ton haleine n'a pas encore frôlé la lumière haletante de
sa félicité.
Ton œil n'a pas encore mesuré l'étendue de sa foi.
Tes pieds n'ont pas encore pénétré dans le cercle fermé
de son destin ;
il t'est encore indifférent qu'il soit rouge ou bleu.
Mais un jour viendra où tu t'attacheras ferme
à lui comme une fleur à sa tige,
alors, son crépuscule sera ta lumière et son aridité, ta
source,
alors tu erreras, par les couloirs d'un vaste château et
sentiras que tu aimes
et qu'il ne vit que du pain blanc de ta pureté
et que son sang ne ruisselle que dans le ruisseau de ta
maternelle tendresse.
Ce sera pénible et merveilleux et dur et indissoluble.

(1916)

Crépuscule

La nuit vient, grande avec sa barbe de laine,
souriant largement à toute cette pénombre.
Informes, gigantesques, sortis des lilas muets
croissent dans le crépuscule les contours du parc.
Les gracieux lilas ont des oreilles sommeilleuses,
ils rêvent que le soleil descend sur la terre...
Que peut un crépuscule de rêve contre toutes les
pensées éveillées
qui passent furtivement, inaperçues

(1916)

Découverte

Ton amour assombrit mon étoile –
la lune monte dans ma vie.
Ma main n'est pas chez elle dans la tienne.
Ta main est désir –
ma main est langueur.

(1916)

Fortes jacinthes

On ne me fera pas croire aux mouches répugnantes
– vengeance et petites convoitises.
Je crois aux fortes jacinthes d'où tombe le suc des
temps primitifs.
Les lys guérissent et purifient comme ma propre âpreté.
On ne me fera pas croire aux mouches répugnantes
qui apportent puanteur et infection.
Je crois que de grandes étoiles ouvrent un chemin à mon
désir –
quelque part entre soleil et sud, entre nord et nuit.

(1916)

Que sera demain ?

Que sera demain ? Peut-être pas toi.

Peut-être une autre étreinte et un nouveau contact et une douleur semblable...

Je te quitterai avec une assurance non pareille :

je reviendrai comme un fragment de ta propre douleur.

Je viendrai à toi d'un autre ciel avec une résolution nouvelle.

Je viendrai à toi d'une autre étoile avec le même regard.

Je viendrai à toi avec mon ancien désir sous de nouveaux traits.

Je viendrai à toi étrange, méchante et fidèle

d'un pas de bête sauvage sortie de la patrie déserte et lointaine de ton cœur.

Tu lutteras contre moi, rude et sans forces

comme on ne lutte que contre son destin, son bonheur, contre son étoile.

Je sourirai en entortillant des fils de soie autour de mon doigt

et la petite pelote de ton destin, je la cacherai dans un pli de ma robe.

(1916)

Mort de la vierge

L'âme de la délicate vierge ne se trompa jamais,
elle savait tout d'elle-même,
elle en savait davantage encore : sur les autres et sur la
mer.

Myrtilles étaient ses yeux, framboises, ses lèvres, cire,
ses mains.

Elle dansa pour l'automne sur des tapis jaunis,
elle se pelotonna et tourbillonna et sombra – et s'éteignit.
Lorsqu'elle fut partie, nul ne sut que son cadavre restait
gisant dans la forêt...

On la chercha longtemps parmi les jeunes filles sur le
rivage,
leurs chants parlaient de petites moules dans des
coquilles rouges.

On la chercha longtemps parmi les hommes assis à
boire,
ils se disputaient pour des couteaux luisants dans la
cuisine du duc.

On la chercha longtemps dans le champ de muguet
où ses chaussures étaient restées depuis la dernière nuit.

(Nuit de Noël 1916)

Le petit vieux

Le petit vieux est assis à compter des œufs.
Chaque fois qu'il compte, il y a un œuf de moins.
Ne lui montrez pas votre or, mes amis.

L'arbre dans la forêt

Il était une fois un arbre qui poussait dans la forêt –
si beau, si puissant –
je l'avais vu...
Il s'élevait au-dessus des brumes des abîmes
jusqu'aux sommets de la terre dans un éclat solitaire.

Voici que j'apprends que l'éclair l'a atteint...
Que peut-on faire
si les orages sévissent et que les éclairs frappent?
Je l'avais vu, cet arbre dans la forêt
et me le rappellerai
tant que tiendront les racines des chants.

(1917)

Grimace d'artiste*

Je n'ai rien d'autre que mon manteau luisant,
ma rouge intrépidité.
Ma rouge intrépidité sort à l'aventure
par un pays sordide.

Je n'ai rien d'autre que ma lyre sous le bras,
le rude jeu de mes cordes ;
ma rude lyre sonne pour bêtes et gens
sur le grand chemin.

Je n'ai rien d'autre que mon altièrre couronne,
ma croissante fierté.
Ma croissante fierté prend la lyre sous son bras
et tire sa révérence.

(1917)

**le titre est en français dans le texte*

Le taureau

Où s'attarde le taureau ?
Mon caractère est un linge rouge.
Ne vois-je pas des yeux injectés de sang,
n'entends-je pas un souffle court, haletant,
le sol ne tremble-t-il pas sous des sabots furieux ?
Non.
Le taureau n'a pas de cornes ;
il est à sa mangeoire
mâchant obstinément son foin coriace.
Intacte flotte au vent le plus rouge des linges.

Prière

Dieu, ô Tout-Puissant, prends pitié de nous !
Regarde dans le puits de notre adoration – il veut se
faire plus profond.
Sept jours et sept nuits
nous puisons de l'eau
dans notre puits, pour toi.
Sept mois et trois ans
au même endroit
nous implorons ta grâce :
donne-nous l'accès de la chambre silencieuse où tu
réfléchis aux choses.

(1918)

Ô mes cimes hâlées de soleil...

Ô mes cimes hâlées de soleil ;
reprenez-moi ? !!!
Éternellement je veux habiter dans votre éden solitaire.
Là seulement est mon foyer
où des anges aux yeux de feu
à genoux
éloignent d'un baiser toute la rosée languide de la terre.

Ô mes cimes inassombries !
pas un seul jour je ne vis loin de vous,
je périrais damnée.
Le terre est morte pour moi au troisième jour,
ses forêts murmurent en rêve pour moi.
Que me sont ponts, champs et villages ?
Taches sur ton azur limpide,
ombre dans ton œil clair, jour,
hurlement de loups dans un abîme.

Ô mes cimes hâlées de soleil –
– pourrais-je échanger un monde contre ma force ?
Si je me guéris moi-même,
cette goutte suffit pour tout ce qui respire.
Aussi, désir, bombe la poitrine !
Volonté, hausse-toi dans les nuées !
Levez-vous, intrépides guerriers,
légers et enjoués comme diables en armes !

.....
Blanche terre et ciel altier
nous les mettons à vos pieds, cimes hâlées de soleil.

(1918)

Le monde baigne dans le sang...

Le monde baigne dans le sang pour que Dieu puisse vivre.
Pour que sa splendeur perdure, toute autre chose doit périr.
Que savons-nous, humains, de la langueur de l'éternel et de ce que boivent les dieux pour nourrir leur force.
Dieu veut créer de nouveau. Il veut refaçonner le monde en un signe plus clair.
C'est pourquoi il se ceint d'une ceinture d'éclairs,
c'est pourquoi il porte une couronne d'épines flamboyantes,
c'est pourquoi il voile la terre de cécité et de nuit.
C'est pourquoi il contemple cruellement. Ses mains de créateur pressent la terre avec force.
Ce qu'il crée, nul ne le sait. Mais il passe comme un tremblement sur les sens à demi éveillés. C'est comme un vertige devant le regard des abîmes.
Avant que les chœurs exultants éclatent en un chant de louange
c'est le silence, comme dans la forêt avant le lever du soleil.

(1918)

L'orage

Hommes,
l'orage ne traverse-t-il pas le ciel
que votre désir a amoncelé
porté par des aigles
jusqu'à des hauteurs immuables ?
Qui l'orage veut-il forcer à s'agenouiller ?
Que terrasse-t-il,
venu qu'il est de la hauteur, invincible, ailé de temps
lointains ?
Entendez-vous
des voix dans l'orage ?
Heaumes de Mars dans la brume...
Des invités se rassoient aux tables renversées.
Des inconnus gouvernent le monde...
Plus hauts, plus beaux, tels des dieux.

(1918)

Promenade du soir

Toutes les étoiles dorées du temps sur mon costume de
velours sombre.
Je suis la triomphatrice... ce soir... je frissonne.
Barres de fer du destin sortent de mon sein en un
martèlement.
Le vent fait-il tourbillonner le sable du trottoir ?
.....
Y a-t-il une mort pour moi, un anéantissement – non.
La mort est à Helsingfors* –
elle capture les étincelles sur les toits.
Je traverse la place, mon avenir dans la poitrine.

* *forme suédoise de Helsinki.*

Le secret de la lune

La lune sait... que du sang sera versé ici cette nuit.
Sur des pistes de cuivre une certitude traverse le lac :
des cadavres seront couchés parmi les aulnes sur un
merveilleux rivage.
La lune jettera sa plus belle lumière sur l'étrange rivage.
Le vent passera comme un réveil parmi les pins :
que la terre est belle en cet instant solitaire.

Chanson venue du nuage

Là-haut dans les nuages demeure tout ce dont j'ai
besoin :
mes pressentiments sûrs comme grand jour, mes
certitudes promptes comme éclairs
et dans les nuages je demeure moi-même
– blanche, dans le soleil éblouissant,
agitant la main en signe d'adieu, en un bonheur
inaccessible.
Adieu, vertes forêts de ma jeunesse.
Des monstres y résident –
je ne mettrai jamais plus le pied sur terre.
Qu'un aigle m'enlève sur ses ailes –
loin du monde
j'aurai la paix.
Sur les nuages je siège, chantant, –
dégoutte sur terre le ricanement vif-argent –
et poussent l'herbe-à-chaudron et les fleurs vole-en-
l'air.

(1918)

Tourbillon de la folie

Soustrais ta barque aux courants surhumains,
précipices tourbillonnants de la folie –
soustrais ta barque aux vagues exultantes de la cataracte,
elles mettent en pièces.
Prends garde à toi – il ne s’agit plus de toi ici –
vie et mort ne font qu’un pour la joie frénétique de la
force,
ici, il n’y a pas de « lentement », de « prudemment », de
« essaie »,
des mains plus fortes saisissent au vol ta rame,
et te voilà toi-même, héros au sang régénéré,
Ravi dans cette sérénité, brasier d’allégresse sur la glace
miroitante,
comme si le message de la mort n’était pas rédigé pour
toi :
de bienheureuses vagues poussent ta quille de l’avant.

(1918)

Paysage au coucher du soleil

Vois au coucher du soleil
progresser de flottantes îles de feu
impérialement sur une mer vert crème.
Îles en feu! Îles comme torches!
Îles en procession victorieuse!
Montée de l'abîme scintille noire une forêt
sournoisement, jalousement – ravissante, pavanée,
trionphe sur triomphe...
Pauvres stries forêt dans de blêmes brumes
empoignées, exhausées – unies en majesté.

Gloria! Victoire!
Genoux fléchis, monstres léonins,
dans les recoins obscurs du monde.
Le jour s'en va trônant vers sa fin...
Les fils de la lumière, des mains invisibles les coupent.

(1918)

Revanche*

Si je ne réussis pas à renverser
la tour de la ville de la réalité,
je veux chanter les étoiles du ciel
comme personne encore ne l'a fait.
Je vais chanter pour que mon désir s'arrête,
lui qui jamais encore n'a connu de repos,
pour qu'il rejette sa lyre
comme si le don de notre chant était perdu.

(1918)

* *titre en français dans le texte*

Le château de la fée

Derrière la mer commencent les montagnes,
Au-delà des montagnes, le château de la fée repose dans
les nuages,
La fée n'a jamais que quinze ans –
Sa parure d'éclat de soleil est plus précieuse que la terre.
La fée veut que chacun soit heureux comme elle.
Elle veut donner son cœur léger aux rencontrants.
Sois métamorphosée,
la fée t'a touchée de sa baguette.

Les traces des dieux

Les dieux traversent la vie le cœur plus haut que toute
peine...
Les dieux portent la vie légèrement comme des piliers
une voûte rayonnante.
Les dieux traversent la vie solitaires, inconnus,
ils regardent d'yeux éternels notre obscure terre.
Et là où ils ont regardé lac et forêt,
arbre et eau sont sacrés.
Là où ils ont marché, passer est un dictame
pour qui lutte, le sein oppressé de tourments.
Là où ils ont marché, passer est un plaisir
pour qui poursuit sa route victorieuse.
Les traces des dieux ne s'effacent pas de ce monde.
Leur passage rend la terre altière
et toutes choses pardonnables à l'homme.

La lyre des dieux

Où donc se trouve la lyre
d'argent et d'ivoire
que les dieux ont prêtée
à l'espèce des mortels ?
Elle n'est pas perdue,
car les dons éternels,
le temps ne les use pas ;
Le feu ne les fait pas périr.
Mais que vienne un chanteur
marqué par le destin,
il la retrouve
sous des voûtes oubliées.
Et quand il l'accorde,
le monde entier sait
que les dieux vivent
sur une hauteur insoupçonnée.

La rose de la mère de Dieu

Il est une rose sur le sein de la Mère de Dieu,
Un seul de ses pétales
guérit le cœur mutilé.
Il est une rose sur le sein de la Mère de Dieu,
elle sourit, la radieuse –
Qui veut guérir du venin de son propre cœur ?

La stipulation

Inactive,
je ne puis vivre,
enchaînée près de la lyre, je mourrais.
Rien de plus altier sur terre, pour moi, que la lyre.
Si je ne lui étais pas fidèle,
je ne serais pas une âme flamboyante.
Celui qui, d'ongles ensanglantés,
n'a pas opéré sa fêlure dans le mur du quotidien
– Hors de là, tout peut périr –
Il n'est pas digne de contempler le soleil.

Le génie de l'Apocalypse (fragment)

Hommes, cela me monte à la gorge.
Incendie, fumée, odeur de chair brûlée :
c'est la guerre.

.....

De la guerre je suis venue – du chaos, montée –
Je suis les éléments – une marche biblique –
l'Apocalypse.
Par-dessus la vie je promène mes regards – elle est
divine.
Mienne est la guerre – millions armés de votre maître
silencieux,
Qui a eu besoin de vous ? Béants, les abîmes.
Des choses inexprimables se déroulent derrière le voile
du destin.

Douteurs, contempteurs,
ne mettez pas le doigt sur le mystère de la vie.
La vie est divine et faite pour les enfants.

.....

Les chanteurs n'étaient pas des harpistes,
Non – dieux travestis – espions de Dieu.
Chantres des temps anciens, – consolez-vous,
Un sang valeureux a coulé dans vos veines –
Le plus riche sang rouge de guerriers.
L'esprit du chant, c'est la guerre.

Le train blindé

J'ai fait charger d'espoirs cinquante wagons pour votre Amérique.
Envoyés là-bas, ils sont revenus vides...
Chargement décevant...
Et maintenant, j'envoie un train blindé,
des masques durs comme pierre aux meurtrières
menaçantes :
que, par milliers, des wagons de réalisations reviennent.

Le défilé de l'avenir

Abattez tous les arcs de triomphe –
Les arcs de triomphe sont trop bas.
Place à nos défilés fantastiques !
Lourd est l'avenir – bâtissez des ponts
pour l'illimité.
Géants, apportez des pierres des extrémités du monde !
Démons, versez du pétrole sous les chaudrons !
Monstre, prends les mesures avec ta queue !
Dressez-vous dans les cieux, figures héroïques,
Lumineuses mains – commencez votre œuvre.
Brisez un pan du ciel. Rougi au feu.
Nous lacérerons et nous frapperons.
Nous lutterons pour la manne de l'avenir.
Dressez-vous, hérauts,
merveilleusement visibles déjà, dans le lointain,
le jour a besoin d'un chant de coq.

Insouciance

Je ne crois pas aux humains.
J'avais mis en pièces ma lyre,
Je ne croyais pas en Dieu.
Dieu me montre le chemin
qui va du brouillard au disque rayonnant du soleil.
Il aime les voyageurs au pied léger.
Aussi me donna-t-il toute cette insouciance.
J'ai ferme confiance, comme sur un roc.
Si je suis bien son enfant – rien ne peut m'arriver.

Les champs de lumière

J'ai des forces. Je ne crains rien.
Clair, le ciel pour moi.
Que sombre le monde –
Moi, je ne sombrerai pas.
Mes clairs horizons se dressent
au-dessus de la nuit orageuse de la terre.
Sortez de l'énigmatique champ de lumière!
Inflexible, ma force attend.

Mousse

C'est le champagne de la vie
que, pétillant, nous buvons,
légers comme mousse,
diaphanes,
cœurs champagne...

Yeux champagne –
Le ciel vous scintille des promesses.

Pieds champagne –
suivez l'étoile.

Esprits champagne
Le verre s'enchanté dans votre main.

Sur la tombe de Nietzsche

Le grand chasseur est mort...
Je drapé sa tombe de chauds rideaux de fleurs...
Baisant la pierre froide, je dis :
voici ton premier enfant, pleurant de joie.
Moqueuse, je m'assieds sur ta tombe
comme un outrage – plus belle que tu ne l'as rêvé.
Étrange Père !
Tes enfants ne te trahissent pas,
Ils passent sur terre à pas divins,
se frottant les yeux : où suis-je donc ?
Non, vraiment... voici ma place,
voici la tombe délabrée de mon père...
Dieux – montez une garde éternelle en ce lieu.

Le plus beau dieu

Mon cœur est le plus beau qui soit au monde.
Il est sacré.
Quiconque le voit
reflétera son éclat.
Mon cœur est léger comme un oiseau,
chose plus frêle, il n'en est point sur terre.
Je l'offre
à un dieu inconnu.
Le dieu suprême dans les nuages –
Mes ailes me portent jusque-là –
Le plus beau dieu
devant qui tout est poussière.
Je reviendrai
une gloire autour du front –
Nul ne verra autre chose
que la nuit et Dieu.

L'aube

Sur l'Atlantique tout entier j'allume ma lumière...
Mondes inconnus, terres nocturnes,
Sortez du sommeil, venez vers moi !
Je suis l'aube froide.
Je suis l'impitoyable déesse du jour
voilé de brouillards gris
le matin un peu précoce éclatant sur mon heaume.
Légèrement, légèrement courent mes brises sur les
mers.
Mon cor puissant pend à mon côté, je ne sonne pas le
départ...
Dois-je encore attendre ? Un dieu s'est-il abîmé dans ses
rêves ?
Le matin monte rouge de l'océan.

N'amassez pas l'or et les pierreries

Humains,
n'amassez pas l'or et les pierreries :
comblez vos cœurs du désir
qui brûle comme braise ignée.
Volez les rubis du regard des anges,
buvez l'eau froide dans la mare au diable.
Hommes, n'amassez pas des trésors
qui feront de vous des mendiants :
amassez des richesses
qui vous donnent puissance royale,
servez à vos enfants une beauté
qu'œil humain jamais n'a vue,
servez à vos enfants une force
à briser les portes du ciel.

Si je suis menteuse...

Si je suis criminelle, mon péché est sans mesure...
Si je suis bouffon, je le suis avec des choses saintes...
Si je suis menteuse, puissé-je être précipitée du ciel,
écrasée sur Vos places publiques.

Si je suis menteuse –
puissent les esprits damnés enterrer ma lyre
dans des bourbiers de soufre croupissants,
puisse-t-elle étendre des bras implorants dans les nuits
de lune
où nul vivant ne passe.

si je suis menteuse –
Puisse l'inscription merveilleuse de mon nom être
effacée du mur céleste,
puissent ses lettres de perle s'écraser contre les rochers
de la mer,

Puissent les eaux celer d'où je vins,
puisse le monde ne jamais entendre mon histoire.

Si je suis menteuse –
Les beaux anges m'aimeront tout de même
comme une sœur malheureuse et belle :
elle racontait des histoires à la lune et au firmament,
sans elle, ils n'auraient pu exister,
leur frêle beauté se fût effritée.

Signe distinctif

Dieu est-il un scélérat ?
Chasse-t-il du ciel son ange le plus hardi ?
Non – je dis :
il me donna du miel et de l'armoise.
Cette pâte écumante, je l'ai jetée au-dessus de la terre
Le moule subsista.
Il me donna une rose rouge sombre –
La plus petite au monde.
Elle me distingue des autres,
On la voit de loin sur ma robe blanche.

Chanson du troubadour

Merveilleuse lune !
En une heure elle est montée –
Et dore tout
de rêveries africaines.
Me voici avec mon luth
dans l'obscurité du palais.
La fille du roi dans sa tour
jette sur moi des étoiles.
Alors, le lac de forêt sourit –
O perles, or et argent ! –
Les promontoires se découpent
comme des souvenirs éternels.
Je mesure de la main les tuiles,
ricanant :
Jour, qu'as-tu à mettre encore
sur la nuit du chant ?

Ma lyre

Je déteste la pensée...
Où est ma bien-aimée lyre géante ?
L'accordée à l'éclat du soleil, la féérique, l'accrochée
aux nuages.
O toi, ma lyre géante,
suspendue au-dessus du monde comme un point
d'interrogation...

.....
Quand je mourrai,
je me jetterai négligemment sur tes cordes ;
Alors, deux esprits se lèveront de l'inconnu,
dormant, ils nous porteront au-dessus des mers,
ils s'arrêteront au milieu de l'Atlantique –

.....
et nous aurons toutes les deux disparu du monde,
ma lyre bien-aimée !

Pourquoi la vie m'a-t-elle été donnée ?

Pourquoi la vie m'a-t-elle été donnée,
pour passer en éclair devant la foule dans un char
trionphal
rapide et inaccessible comme le destin
sans savoir ni vouloir,
en un désir croissant ?

Pourquoi la vie m'a-t-elle été donnée,
pour saisir de mes mains d'anneaux ornées
la coupe scintillante,
la coupe conjurée,
en une soif croissante ?

Pourquoi la vie m'a-t-elle été donnée,
pour passer de main en main comme un livre,
brûlante d'une âme à une autre,
courant comme un feu sur les cendres,
en une soif croissante ?

Fragment

.....
... les bactéries de la vie prospèrent sur tes muqueuses.
Ville, ô sagement voûtée, tu ne m'as pas brisé le cœur :
tous tes humains viennent des steppes,
Même la plus grise, la plus silencieuse, la plus triste
steppe
est ouverte au vent.
Ville, ô souffrante, tu es d'une douceur de saint,
Ville, ô écœurante, angoissée, tu as des abîmes
où nous autres, poissons des grands fonds marins
respirons.
Pétersbourg, Pétersbourg,
A tes créneaux flotte le drapeau enchanté de mon
enfance.

C'était du temps d'avant les profondes blessures,
d'avant les rudes cicatrices,
d'avant le bain d'oubli du rajeunissement.
Pétersbourg, Pétersbourg ;
sur tes créneaux gît l'ardeur de ma jeunesse
comme une rose draperie, comme une légère ouverture,
telle le voile des rêves sur le sommeil du Titan.
Petersbourg, Petersbourg,
Surgis de visions dorées !
Ce que j'aime, je veux le ramasser en mots épars,
je jonche des violettes du souvenir les trottoirs d'or des
rêves.

.....
Que m'arrive-t-il tandis que je parle ?
Aurais-je le pressentiment d'incommensurables
tragédies ?
Mes fabuleux viaducs n'enjambent-ils jamais tes toits ?
Ne passe-t-il pas de trains aux étendards enthousiastes
pour Berlin – Paris – Londres ?

Tout ce que je vois deviendra-t-il immense monceau de cendres ?

Ou bien ne sont-ce que les nuages de lassitude qui passent ?

À Helsinki, notre merveilleuse citadelle ne surgit-elle pas de la mer ?

N'a-t-elle pas ses veilleurs aux drapeaux bleu et rouge que le monde n'a jamais vus ?

Soutenus sur leurs lances, ne scrutent-ils pas la mer au large ?

De leurs traits pétrifiés, dans le granit du destin ?

Ou bien tout n'est-il que reflets aux yeux d'un somnambule,

Est-ce que je vis en rêve sur une autre planète ?

.....
Le ciel lui-même veut descendre sur terre.

N'aimez rien d'autre que l'infini !

c'est son premier commandement.

Ne rêvez pas moins que de baiser le petit doigt de Dieu.

.....
Enfants d'ici-bas, qui chargez du fumier sur les charrettes de la populace,

À genoux ! Faites pénitence ! N'approchez pas encore les seuils sacrés –

À l'intérieur, Zarathoustra attend des invités choisis.

Amis, nous sommes vils autant que le ver dans la poussière.

Pas une seule ligne de nous ne subsiste devant le regard de l'avenir.

Avec tout ce passé, nous sombrerons dans le Léthé.

Riche est l'avenir, que donner de notre camelote de mendiants ?

L'avenir nous foule de son talon vainqueur.

Nous ne sommes pas dignes de ces croix restant sur nos tombes.

.....
Amis, je prédis une fête sous le signe de la beauté....
Où cela sera-t-il, sinon en Engadine?
Les anciennes fermes sont là, qui regardent :
"D'où nous est venue cette beauté?
D'où vient cet esprit étrange, immense, destructeur,
ailes illimitées,
Convoyant deuil et mélancolie, adieux et mort,
L'esprit sans repos, avide, exigeant de la beauté...
Arrachant nos fleurs diaprées, broyant la vitre aux
géraniums.
Nul sentier idyllique ne mène plus aux foyers
centenaires,
Autre est le chemin des démons, la marche des démons
c'est la fuite impitoyable des soleils dans l'espace.
Le foehn éternel ne laisse aucune tuile sur nos toits,
la tempête ne cesse pas sur la terre...
Lits d'enfants et tombes, étoiles filantes et éclairs!
Jours de création.

Cette beauté n'est-elle pas morte parmi nous depuis
mille ans?
Comme Blanche-Neige dormant dans son cercueil de
verre,
Nous avons marché sur l'arête de son nez, nous avons
foulé ses paupières...
Voici que les montagnes se sont levées, qu'elles se sont
mises en marche
portant l'épouvantable boule du soleil, une lanterne
dans leur main.
Nos yeux séniles ne voient plus rien.
Nous ne sommes pas capables de nous plaindre. Louée
soit la main
qui suspend la couronne d'étoiles à nos vieilles
montagnes.
Sombrant, nous te bénissons, inconcevable nuit
d'étoiles.
Un jour, un vent plus pur passera sur la terre.

Alors, l'homme sortira des montagnes avec au front,
comme elles,
l'éclat éternel de la grandeur.
Alors le Cosmos s'ouvrira, les mystères tomberont en
sonnant
dans l'immense patène de Minerve

.....
Hommes, nous oublierons ce que nous sommes
et serons réunis au Cosmos...

Nous entendrons la voix du Créateur
retentir, métallique, dans le sein des choses.
Rien n'est assez pour le désir agenouillé
cherchant à attirer sur son sein tout un monde.
Traversez-nous de votre flux, vents éternels,
céleste miel, bénédiction de l'univers !

.....
Celui qui a entendu cela, qui a vu cela,
qu'il monte déposer son offrande sur les montagnes
saintes.

Orphée

Je mue les serpents en anges.
Levez la tête ! dressez-vous sur la queue !
Une seconde... et nul ne siffle plus.
Heureux, les voici gisant à mes pieds,
captivés par le rêve, baisant l'ourlet de mon manteau.
j'effleure ma lyre, un souffle passe sur la terre
doucement, solennel, larmoyant,
baisant sur la bouche les statues inanimées de la
beauté d'un blanc marmoréen,
pour qu'elles ouvrent les yeux.
Je suis Orphée, je puis chanter à ma guise.
À moi, tout est pardonnable.
Tigre, panthère, puma suivent mes pas
jusqu'à ma dalle de roc dans la forêt.

Espérance

Je serai désinvolte –
Aussi dédaigné-je les nobles manières,
je retrouse mes manches.
La pâte du poème lève...
O un seul chagrin –
Ne pas pouvoir cuire des cathédrales...
Grandeur des formes –
objet tenace du désir.
Enfant du temps présent –
Ton esprit n'a-t-il pas sa juste croûte ?
Avant de mourir
je cuirai une cathédrale.

Dieu veille encore

Que me manque-t-il ?

– le cahier s'en va chez l'éditeur.

– Par là, tout est bien.

La lune se lève – mon désir va se reposer –

Mon désir se tord dans son lit

et rit infernalement :

Dieu veille encore –

Heureux les anges sans sommeil autour de son trône !